
 POËSIES DIVERSES.

A MONSIEUR
J E H A N N I N ,

*SUR une Ode de sa façon, à la
louange de la Paresse.*

DANS la paresse en vain tu nous peins mille
appas :

Philinthe, en sa faveur on ne peut mieux écrire :
L'esprit en est touché, mais le cœur ne l'est pas ;
Et je te désapprouve autant que je t'admire.
D'où vient qu'à mépriser l'ennemi du repos,

Tu forces ta Muse élégante ?

N'est-ce pas le travail qui forme les Héros ?

Et n'est-ce pas lui qui les chante ?

Achille eût-il acquis un nom qui dure encor,
S'il eût craint les travaux dont l'éloignoit sa
mère ?

Et connoîtrions-nous, sans les travaux d'Ho-
mère,

Le vainqueur du vaillant Hector ?

L'ingénieux travail sut fournir à Dédale ;

Tome II,

P.

166 *Poësies diverses.*

Lesmoyens d'éviter la mort.

De qui des deux enfin envierons-nous le sort,
D'Hercule ou de Sardanapale?

Ce tyran, sans pitié, ce monstre impérieux,
Qui sème de soucis et la terre et les Cieux;
Ce Dieu qui, sous le joug a fait plier Alcide,
Ce Dieu persécuteur qui ne laissa jamais,
Dieux, Héros, ni Mortels en paix.

L'Amour, près du travail, n'est qu'un enfant
timide :

Le travail est la seule Ègide,
Qu'on puisse opposer à ses traits.
Sur l'oisiveté désormais

A ce noble travail donne donc la victoire:

Ne te déclare plus pour elle, et contre lui :

Il mène à la sagesse, au bonheur, à la gloire;

Elle ne mène qu'à l'ennui.

Toi-même, qui de la mollesse,

Voudrais ne voir jamais le règne interrompu,

Sans le travail aurois-tu pu

Neus si bien vanter la paresse ?

A L'AIMABLE V***,

A mon départ de Dijon, en 1719.

BELLE et jeune Amarille, avant l'heure fatale
Qui me va pour jamais arracher des ces lieux,
Souffrez qu'un instant de morale
Se mêle à mes derniers adieux.

Pour enchaîner les cœurs, vous n'avez qu'à
paroître ;

Et vous en avez un, facile à s'enflammer :

Vous êtes telle qu'il faut être,

Pour être aimée ; et pour aimer.

Je ne bornerai point le pouvoir de vos charmes :

Bientôt le tems rapide en saura disposer ;

Mais épargnez-vous les alarmes,

Que vous seule devez causer.

N'aimez jamais. Fuyez l'amour impitoyable.

Malheur au foible cœur qui s'y laisse emporter !

Son joug est un fardeau qui nous semble agréable,

Tant qu'un autre avec nous se plaît à le porter ;

Mais cet autre bientôt vient à se rebuter :

Tout le fardeau nous reste alors et nous accable.

Sous un air simple et douxereux,

C'est un enfant malin, dont le ris puérole,

168 *Poësies diverses.*

Ne promet rien d'abord que de doux et d'heureux.

Mais ce ris est plus dangereux
 Que les larmes du Crocodile.
 C'est un monstre plein de venin,
 Dont la seule approche empoisonne :
 Et qui sous un masque benin,
 Cache une face de Gorgone ;
 Un barbare, un tyran, un traître, un séducteur,
 De l'aveugle jeunesse ardent persécuteur,
 Pour vous, d'autant plus redoutable,
 Que rencontrant dans vos appas,
 De quoi se rendre inévitable,
 Il est sans cesse sur vos pas.
 Qu'est-ce au fond qu'une tendre flamme ?
 Tout en est vain, tout en est faux ;
 Si vous en exceptez les maux,
 Rien de vrai, de réel, ne s'y présente à l'ame.
 Entretiens dérobés, ouvertures de cœurs,
 Contre des parens en furie,
 Soupirs, complots secrets, doux baisers, tendres
 pleurs,
 Jalousie obligeante, et sur le champ guérie :
 Tout cela, source de malheurs !
 C'est pour ces douceurs délicates,
 Que le perfide amour nous mène à mille ennuis :
 Qu'il me parut charmant quand vous me l'inspirâtes !

Qu'il me l'a paru peu depuis !
Je ne fus pas long-tems paisible !
Tout me devint contraire, après que tout m'eut ri :
Revers, en amour, infailible !
Pensez-vous en être à l'abri ?
N'est-il pas des ingrats, comme il est des ingrates ?
Votre cœur seul est-il léger ?
Peut-être le rival pour qui vous me l'ôtâtes ,
Est sur le point de me venger.
Et qu'avez-vous qui vous réponde
Que vous ne soyez pas, comme une autre, en
danger ?
Est-ce sur vos attraits que votre espoir se fonde ?
Inutile et foible raison !
Les bords de Naxe ont vu les plus beaux yeux
du monde ,
D'un fugitif ingrat pleurer la trahison.
Le caprice est la loi qui seule est obéie.
Tel adore aujourd'hui, qui demain peut haïr.
Vous n'aviez qu'un moyen de n'être point trahie ;
C'étoit de ne me point trahir.
Vous l'avez fait : ma perte en rendra témoignage.
C'est à moi d'en gémir, à vous d'en profiter :
Heureux dans mes malheurs, si du moins leur
image
Sert à vous les faire éviter !

LE BON PARTAGE.

UN jour le Dieu de qui la loi
Sur la terre et les cieux domine,
Nous amena, Morphée et moi,
Au près du chevet de Rosine :
Partageons, nous dit-il, la Belle entre nous trois ;
Que chacun de nous dans son choix
Trouve s'il peut son avantage ;
Pour moi depuis long-temps mes vœux sont dé-
cidés ;
Je prends son cœur pour mon partage.
Adieu vous dis : à vous le dez.
Alors examinant cette beauté céleste,
Je dis au Dieu Morphée : ami, prends ses beaux
yeux.
Il le fit, et content d'un lot si précieux,
Il me laissa prendre le reste.

LE BERGER MAL-ADROIT.

SUR un tendre gazon, Célimène étendue,
Laissoit à ses pieds son Amant,
Et l'écoutoit nonchalamment,

Poësies diverses. 171

Sans lui répondre un mot, sans en paroître
émue.

Tournez du moins vers moi la vue,
Lui disoit-il languissamment;
Bergère, après avoir aimé si constamment,
Toute ma peine est donc perdue!
Où vîtes-vous plus de respect!
Où voyez-vous plus de tendresse!
Les aurai-je toujours, quand j'éprouve à regret,
Que l'un m'est inutile, et que l'autre vous blesse!
Comment de vous se fait-on donc aimer?
Que dois-je!... D'en plus dire il ne prit pas la
peine,
Voyant les yeux de Célimène
S'appesantir et se fermer.
Elle s'endort! ah la cruelle!
Dit tout bas l'innocent Berger.
Laissons-la donc en paix, et nous éloignons
d'elle!
Adieu! repose, ingrate! et je vais m'affliger
De ne pouvoir être infidèle.
Dans la mélancolie aimant à se plonger,
A ces mots il passa dans un lieu solitaire.
Pouvoit-il pis ni mieux faire,
S'il eût voulu se venger?

A MA BONNE AMIE,

*Ex lui envoyant une caisse de moyeux
de Dijon.*

VOICI des fruits qu'un Amant vous envoie.
(Ce joli nom doit les faire accepter :)

Recevez-les avec autant de joie,
Que j'en ressens à vous les présenter.

Ils ne sont plus tels que Pomone
Se plut à les former autrefois de ses mains,
Dans le terroir heureux (1), où l'Amant d'Éri-
gone (2)

Se fait adorer des humains.

Ils ne sont plus tels que, dans la contrée

Qu'arrosent les eaux du Lignon,

A son incomparable Astrée,

Les offroit le beau Céladon.

Sur ces bords innocens, et si dignes d'envie,

Tout étoit naturel, et les fruits et les fleurs,

Et les visages et les cœurs :

Aujourd'hui tout se falsifie :

Plus de simplicité : le vain raffinement

(1) La Bourgogne.

(2) Bacchus.

Par-tout règne avec l'imposture
Le travail humain défigure
Tout ce que, dans le sien, Pomone a d'agrément.
Les ouvrages de Flore, et de son jeune Amant,
Sont le jouet de la peinture ;
Et l'art s'arroe impunément
Le triomphe de la Nature.
Ceci n'est presque plus un fruit.
Son vrai goût, sa couleur, hélas! tout est détruit!
Ce que vous en voyez n'est dû qu'à l'artifice ;
Son mérite n'est plus qu'un mérite factice ;
L'art n'a plus rien laissé de naturel en lui :
A combien de Beautés et d'Amours aujourd'hui
Ne rend-il pas ce malheureux office ?

MADRIGAL,

En renvoyant mon portrait.

Portrait du plus fidèle Amant,
Que l'Amour ait jamais connu dans son empire,
Votre exil est fini : mon Iris vous désire ;
Revoyez-la diligemment,
Et, s'il se peut, dites-lui mon martyr :

174 *Poësies diverses.*

Sous ses beaux yeux, sans cesse entre ses belles
mains,
Découvrez-lui mon cœur, dépeignez-lui ma
flamme.

Dè ces regards doux et divins,
Vous pourrez recevoir une amie:
Entretenez-la de mes feux.

Animez-vous, en les faisant paroître:

Je me les garantis heureux,

Dès que l'on pourra les connoître.

Allez donc, mon Portrait, préparez mon bon
Puisse l'aimable Iris vous revoir avec joie!
De ses mépris passés, oublions la rigueur:
Gravez-vous seulement bien avant dans son
cœur,
Et je ne craindrai plus alors qu'on vous renvoie.

A LA PRINCESSÉ
HÉRÉDITAIRE DE SUEDE,

*En lui envoyant un Éteignoir
à ressort.*

SAGE et brusque Éteignoir, sachez au gré
des gens,

Vous bien tenir, tomber à tems;

Et comme un capuchon, guidé sur la bougie,

Quand la Princesse lit, demeurez en arrêt,
Tant que le livre lui plaît ;
Et partez dès qu'il ennuie.
L'avis seroit-il obscur ?
Pour jouer à coup plus sûr,
En deux mots, je le renferme :
Des momens dans son lit à l'Amour dérobés,
Respectez la durée, et marquez bien le terme :
Quand elle est seule, tenez ferme ;
Quand le Prince arrive, tombez.

A M A D A M E

DE BOULLONGNE la jeune,

Qui s'amusoit à peindre.

A LA Peinture, Églé, fatiguez vos beaux yeux,
Égalez ROSE-ALBA, peignez même encor mieux !
Faites respirer la Nature,
Sous vos crayons délicieux ;
Peignez les bois, les prés et la verdure,
Et par votre Art ingénieux,
Faites briller au gré des Curieux,
De vos pinceaux charmans la savante imposture.
Sans peine, et plus exactement.

J'en ferai juges nos Appelles ;
 Je sais un Peintre habile, et qui, dans un
 moment,
 Peindra mille choses plus belles.
 Jeune Églé voulez-vous savoir
 Quel est ce Peintre inimitable ?
 Voyez ? Ce n'est point une Fable,
 Mettez-vous devant un miroir.

APOSTROPHE AMOUREUSE AU

ASTRE nuisible aux plaisirs des Amans,
 Phœbus, es-tu jaloux de ma bonne fortune ?
 Si dans mes malheureux momens,
 J'ai trouvé quelquefois ta lumière importune ;
 Elle l'est encor plus que les bons que j'attends.
 Le jour qui précéda la première des nuits
 Où l'Amour te livra la fille d'Eurynome,
 Ton cœur alors épris du feu qui me consume,
 Brûla de ses desirs, et sentit mes ennuis.
 Ce jour, de tes coursiers tu redoublas l'ardeur ;
 Ton cours précipité confondit l'Astronome ;
 Et cependant ce jour retardant ton bonheur,
 Te parut aussi long, qu'il parut court à l'homme.
 O félicité sans seconde,
 Quand il ne manque plus à nos enchantemens,
 Que l'ordre d'une nuit profonde,
 D'avoir

D'avoir, en ces heureux momens,
La charge de flambeau du monde!
Retire-toi, Soleil, ta lumière indiscrete
Reculant mon bonheur, pourroit bien faire pis.
Peut-être, hélas! Rosine est-elle prête
De renoncer à ce qu'elle a promis!
A ce penser, où mon esprit s'arrête,
Un trouble affreux commence à s'emparer de
moi.

Pour calmer ce terrible effroi,
Je n'attends plus que ta retraite;
Astre importun, retire-toi.

C'est en ces mots, qu'un jour l'impatient Lisis
Se plaignoit tendrement au dieu de la lumière.

Attentif à cette prière,
Le vieux Titan sentit ranimer ses esprits;

Et se hâtant de finir sa carrière,
S'alla précipiter dans le sein de Thétis.

A peine de la nuit le voile fut tombé,
Lisis courut, où l'attendoit son ame:

Il y rencontre sa Thisbé;
Thisbé reconnut son Pyrame.

Ah, si ces deux Amans, dont parlent les histo-
res,

Et dont j'emprunte ici les deux noms sans dessein,
De Lisis et Rosine avoient eue le destin,
Les mûres ne seroient pas noires!

A M A D E M O I S E L L E
L E C O U V R E U R ,

*Q U I j o u o i t l e r ô l e d' A n g é l i q u e ,
d a n s m a C o m é d i e d e l' É C O L E D E S
P È R E S .*

U N émule de Praxitèle ,
Et de son siècle le *Coustou* ,
Fit une Vénus , mais si belle ,
Si belle , qu'il en devint fou.

Vénus , s'écrioit-il sans cesse ,
Ta gloire animoit mon ciseau !
Sers donc maintenant ma tendresse !
Anime cet objet si beau !

Vénus entendit sa prière :
La pierre en effet respira.
De ce moment le Statuaire
N'aima plus , il idolâtra.

Bientôt il fut aimé lui-même ;
Et ce que mille extravagans
Envieroient comme un bien suprême ,
A coup sûr il en eut les gants.

Poësies diverses. 179

BERGERS, gravez bien sur les arbres ,
Ce que je viens de vous narrer ;
L'Amour peut attendrir les marbres :
C'est le sens qu'il en faut tirer.

Et vous DÉESSE de la Scène ,
Que tous les jours nous encensons ;
Vous que Thalie et Melpomène
Préferent à leurs nourrissons.

REINE du prestige agréable ,
Et de la douce illusion ,
Belle LECOUVREUR , à ma Fable ,
Souffrez une autre allusion.

Mon Angélique est ma Statue ,
Et vous venez de l'animer :
Ma Fable est la vérité nue ,
Pour peu que vous veuillez m'aimer.

A M A D A M E

BOULLONGNE la jeune ,
*Qu'on avoit empêchée d'aller au Bal,
et à laquelle on en envoyoit un, en
figures d'émail, pour étrennes.*

EGLÉ, bornez-vous à ce bal.
Ce bal seul doit être le vôtre :
Et pendant tout ce carnaval ,
Croyez-nous , n'en courez point d'autre.
Tout autre n'est qu'un passe-tems,
Bruyant , ridicule et fantasque ;
Et bon seulement pour les gens ,
Dont le visage gagne au masque ;
Mais vous , jeune et charmante Églé,
Vous , des beautés le vrai modèle,
Eussiez-vous un masque moulé,
Sur le beau visage de celle
Qui remporta la pomme d'or :
Ce masque cacheroit encor ,
Quelque chose de plus beau qu'elle.

A UNE DAME,

*QUI demandoit des vers, pour un
envoi de manchettes qu'elle faisoit
à M. le Duc... L. T. M.*

L'AN passé fut l'an de bêtise ;
Aujourd'hui l'esprit fait la loi :
C'est cette loi qui m'autorise ,
A versifier cet envoi.

L'esprit, qui dans mon cœur pétille,
Fait feu des quatre pieds pour vous :
Je veux qu'à chaque mot il brille :
Saint Marivaux, priez pour nous !

Beau-Thyrsis, voilà des manchettes ,
Qu'Églé vous offre poliment :
Pour ombrager vos mains blanchettes....
C'est déjà rimer joliment.

Mais à peine hélas, je m'admire ,
Que je me sens humilié ;
Reste à raisonner : eh ! que dire ,
Sur un sujet si délié !

Paix, je vais consulter l'Oracle,

182 *Poësies diverses.*

Auquel on court de tous côtés.
J'en reviens, écoutez : miracle !
C'est lui qui m'inspire : écoutez.

Lucinde aime Charmant : Lucinde
Au col une lesse lui met ;
Mais , moi qui ne suis pas si dinde ,
Je vous la veux mettre au poignet.

J'enchaîne plus galamment qu'elle ;
Sa lesse n'étoit qu'un ruban ;
Et la mienne de la dentelle :
Beau Duc , adonisez-vous-en.

Sur-tout pour une bagatelle ,
Thyrsis , ne la chiffonnez pas :
Et soyez aussi jaloux d'elle ,
Qu'un jeune Abbé de ses rabats.

Sachez lui faire faire place ;
Ne jettez pas un mot au vent ,
Que vous ne l'ayez , avec grâce ,
Bien retroussée auparavant.

Item , quand vous voudrez écrire.
Item , quand vous prendrez au plat.
Item , lorsque vous voudrez rire ,
Et badiner avec un chat.

Mais souvenez-vous , en revanche ,

Qu'à la ruelle de nos lits ,
C'est une autre paire de manche ;
Oubliez-les près de Philis.

Les braves mignons de couchettes
N'y sont pas si près regardans ;
Et ménagent peu leurs manchettes
Avec qui veut perdre ses gants.

Ne les mettez qu'aux jours de fêtes ,
C'est-à-dire , en langue d'Amant ,
Qu'avec vos habits de conquêtes ,
Et vos boutons de diamant.

Que le poignet elle vous ceigne :
Et qu'elle vous serve toujours
De parure, et jamais d'enseigne !
Le Ciel bénira vos amours.

*POUR Mlle AGNÈS STROMFELDT ,
peinte en distraite.*

QUI peut, à chaque instant, distraire cette
Belle ?
C'est l'Amour, ou j'y suis trompé.
Un esprit si distrait en elle ,
Dénote un cœur bien occupé.

*POUR Mademoiselle TORNFLICHT ,
en crieuse de Marmotte.*

LE petit Dieu qui fait le bonheur de la vie ,
Dans votre cœur mal conseillé ,
Est une Marmotte endormie ;
Mais dans vos yeux , belle Sylvie ,
C'est un marmot bien éveillé.

*POUR Mademoiselle LOUEN , en
Marchande de Modes.*

TOUS ces enfans de l'art , nouveaux-nés par-
mi nous ,
Objets passagers de nos goûts ,
Dans peu seront vieux comme Hérode :
L'unique don de plaire en vous ,
Ne passera jamais de mode.

*POUR Mademoiselle de SPARRE, en
peignant, et regardant un cadran,
marquant l'heure de midi.*

IL est midi sonné: pour moi je le déclare;
Si j'étois le Soleil, je serois plus jaloux
D'éclairer tous les pas d'une Beauté si rare.
Je ne voudrois jamais me coucher, belle Sparre,
Ni me lever qu'avecque vous.

LES QUEUES,

Vision de BINBIN.

**A MONSIEUR
LE COMTE DE LIVRY,**

Le jour de l'an.

PÈRE des Dieux, écoutez-moi!
O grand Jupiter! que par toi,
Mal-à-propos fut condamnée
L'ouverture qu'en bon Censeur,

Momus avoit imaginée ,
 Tout vis-à-vis de notre cœur !

Quand , pour jamais , tu fermas l'huis
 De ce cœur devenu depuis
 La tanière de l'artifice :
 Si tes soins furent obligeans ,
 Si tu rendis un bon office ,
 Ce ne fut qu'aux méchantes gens.

Combien de fois , depuis ce tems ,
 D'ami tendre , et des plus constans ,
 Ai-je traité le fourbe insigne !
 O nature injuste en ce point !
 Faut-il que l'amour ait un signe ,
 Et que l'amitié n'en ait point !

Que même en pleine obscurité ,
 La main sache la vérité !
 Que le tact heureux d'une Belle
 Du mari distingue l'amant !
 Et que l'erreur soit éternelle
 En faveur de l'ami qui ment !

Quoi ! jamais en fait d'amitié ,
 Nous ne verrons clair qu'à moitié !
 Les cœurs seront impénétrables !
 Et l'homme , par aucun moyen ,
 Ne saura donc de son semblable ,
 Ce qu'il sait d'abord de son chien ?

Ah, si tu voulois, d'un coup-d'œil,
Bientôt le vrai, du faux accueil,
Se démèleroit d'une lieue ;
Pose pour cela de tes mains,
Comme au cu des chiens, une Queue
Au cu des perfides humains.

Plante à nos cus, visiblement,
Cet étendard du sentiment,
Sceptre de la vérité même,
Aiguille du cadran des cœurs ;
Mobile pour tout ce qu'on aime,
Immobile par-tout ailleurs.

Long-tems, de ma prière en l'air,
Ayant fatigué Jupiter,
Et Momus appuyant l'affaire :
Las de nos cris, le bon Jupin,
Aux rats du monde imaginaire
Renvoya Momus et Binbin.

Les rats se saisirent de nous.
Qu'on se figure les deux fous
Ravis, par ces rats, en extase,
Et montés à califourchon
Sur la (1) Cavale, dont Pégase
Fit triompher Bellérophon.

(1) La Chimère.

Mon esprit, souvenez-vous-en,
 Ce fut un premier jour de l'an,
 Que nous arriva l'aventure :
 Jour, où l'on voit de toutes parts,
 La politesse et l'imposture
 Redoubler de zèle et d'égards.

Mes yeux, en cette occasion,
 Libres de toute illusion
 Et des brouillards de la matière,
 Depuis le matin jusqu'au soir,
 Virent l'homme, ayant par derrière,
 Ce que je brûlois tant d'y voir.

Une Queue élevée en rond,
 Comme nos Sibériens l'ont,
 De l'ame fidelle interprète ;
 Tenant au cœur par des ressorts
 Dont jamais le jeu ne se prête,
 Au manège d'un faux dehors.

Que cette Queue opéra bien !
 Je reconnus alors combien
 Aimer est chose peu commune :
 De mille en l'air, deça, delà,
 A peine en vois-je mouvoir une :
 Encor, c'étoit cahin, caha.

Voisins, Parens, Amis, chacun

Maudissant

Maudissant l'usage importun,
Gaîment, tranchoit du bon Apôtre ;
Vous eussiez vu tous ces pervers ,
Accourir de loin l'un à l'autre ,
Queue abattue et bras ouverts.

Si la Queue , à la ville , aux champs ,
Où les hommes sont moins méchans ,
Etoit ainsi paralitique ;
Jugez de sa roideur en Cour ?
Où la fraude et la politique ,
Règnent par-tout , même en Amour.

Ministres, Princes, Rois, Puissans,
Aux pieds de qui, chargé d'encens,
Il n'est personne qui ne coure ;
Vous qu'ici-bas, comme les Dieux,
Un cercle adorateur entoure,
Que n'aviez-vous alors mes yeux !

Trêve de propos séduisans !
Eussiez-vous dit aux Courtisans ;
Pour me donner des certitudes ,
MESSIEURS, tournez-moi les talons !
Ou , pour cacher vos turpitudes,
Sortez plutôt à reculons.

Momus me dit : quand on verra
De tous ces jolis Seigneurs-là

La Queue un moment se débattre ,
 Sois sûr que l'on verra soudain
 Celle du Cheval d'HENRI-QUATRE ,
 Jouer au gré d'un vent badin.

Pourtant , n'en déplaise à Momus
 Qui tranche du *Nostradamus* ,
 J'y vis un ou deux hommes rares ,
 Dont le cœur droit et non suspect ,
 De ces climats doux et barbares
 N'ont pas respiré l'air infect.

Parmi cent Chevaliers courtois ,
 Sur ventre et dos , comme nos Rois ,
 Arborant une zône bleue ,
 Je te vis , comme un des plus francs ,
 COMTE, agilement battre queue ,
 A des Petits , comme a des grands.

Tu la remuas pour LOUIS ;
 Pour un de tes dignes Amis ,
 Qui défend qu'en vers je le nomme :
 Tu m'apperçus même en ce lieu ,
 Et pour moi daignas , en brave homme ,
 De loin la remuer un peu.

En toi brillent , tout bien compté ,
 Honneur , Justice , Humanité.
 D'abord l'honneur , ta loi suprême ,

Te fait aimer ton Souverain ;
La Justice, un ami qui t'aime ;
Et l'humanité, ton Binbin.

Cher Comte, aussi, bon jour, bon an !
Je te jure sur ton ruban ,
Et sur la mémoire de feue
Moustache, que ton œil pleura ,
Que ton Binbin te battra Queue ,
Tant que l'ame au corps lui battra.

SUR LA COMÉDIE DE MÉLANIDE.

P IÈCE du joyeux *La Chaussée*,
Où *Desfontaines* seul a ri,
Pars, et sous l'aile de *Morphée*,
Va te faire lire à *Livri*.
N'opère pas, ô MÉLANIDE,
Sur les chevaux et sur le guide !
Ne les endors pas en chemin.
Rends-toi vite à ce bel asyle,
Où tu peux être plus utile
Que *Dumoutier*, ni *Dumoulin*.
Froide et larmoyante Héroïne,
Ne pense pas que je badine :
Oui, tu peux, de mon Souverain,
Suspendre les maux et la faim :

192 *Poësies diverses.*

Et pendant qu'on dort, ou qu'on dîne,
Tenir la place de Binbin,
Et servir de goutte anodine.
Achève le gain du procès:
Je t'en aimerois à l'excès.
Sache guérir de l'insomnie:
Ce seroit le plus grand succès,
Le plus beau succès de ta vie.
D'un succès pareil, je te prie,
Dérobe l'honneur à Cortès.

A M A D A M E B***,

EN lui envoyant un beau lacet.

JE reviens du Sérail, adorable Daphné,
Et filou téméraire, ou galant fortuné,
Que ce soit adresse ou mérite,
J'en ai rapporté ce Lacet,
Qui fit l'ornement du corset
De la Sultane favorite.
Il se vante d'avoir paré
Le plus beau corsage du monde:
Qu'il vous serve, et je l'avouerai,
Sa première gloire, à mon gré,
Ne vaudra jamais la seconde.

EXPÉRIENCE.

TRAVAILLE sans songer au gain.
Ne sois intéressé ni vain.
Aime, ne hais, ni ne dédaigne :
Sois sobre et gai ; bois de bon vin !
Ta vie, arrivée à sa fin,
Aura valu plus qu'un long règne.

A MADEMOISELLE
DE POIX,

FILLE de quatre-vingt quatre ans.

AMANS des onze mille Vierges,
Vous êtes d'insensés mortels :
Avez-vous donc, pour tant d'Autels,
Assez d'offrandes et de cierges ?
Dix Pucelles en tout, de mes vœux épurés,
Deviennent pour jamais les objets révévés ;
De Poix est la plus jeune, et sera ma Corinne.
Les neuf autres on les devine,
A des vers si galans qu'elles m'ont inspirés.

P L A C E T
A M. M I R E Y ,
*MARCHAND de vin du Roi, et
ancien Échevin.*

P L A I S E à Monsieur MIREY, demain,
Ordonner qu'on porte, où je loge,
Sur les neuf heures du matin,
Cinquante bouteilles de jauge,
Non vuides, mais pleines d'un vin
Qui point aux autres ne déroge,
Et digne de sa noble main.
Le dernier plaisoit au passage;
Il me mettoit sur le Thabor,
Mais il étoit, dont bien j'enrage,
Trop gaillard et trop jeune encor
Pour un bon-homme de mon âge.

Je ne veux donc, pour le présent,
Qu'un vin qui soit doux comme soie,
Loyal (1), généreux, bienfaisant,
Comme celui qui me l'envoie.

(1) Il m'avoit fait, le jour de l'an, la galanterie de m'envoyer un quartaut d'excellent vin blanc du clos de Montmorillon, qui avoit appartenu autrefois au fameux DESPRÉAUX.